

## Ampoule (kyste) et en dehors

ANDREA ZANZOTTO

### ÉPIGRAPHE

Des Beautés, des Beautés gazouillent,  
chuintent, bourdonnent, carcaillent,  
sacrébecs, gueules, élytres pour sacrécœurs  
brûlés, à coup de pattes lentement épaissis  
dans le four peut-être athanor,  
ou empétrarquisés là, en catimini, goutte à goutte.  
Et il existe, le regard : le premier à lancer le défi,  
[à métaphoriser.  
Et elle existe, semble-t-il, la dot du Frioul.  
Mais comment est-on défendu dans le coco-cocus,  
dans le kyste Beauté,  
qu'elle soit tienne, tutoyée.  
Beauté, Beauté,  
comme on y est si bien enkystés.  
(Il a encore fait des siennes, siennes parmi d'autres.)

### TEXTE

Ta Beauté – allez savoir quel fardeau de l'avoir –,  
brûlant dans l'ampoule, elle s'en va : je voulais  
seulement dire "Beauté".  
Il n'est autre son ou signe  
que cette décharge, mot désadapté,  
dans l'éclair de l'ingénieux mécanisme  
qui arrache et détache  
et, seul, se console  
dans le champ où une signification  
fut également donnée  
à ton – comme à nôtre – corps, visage,  
[malstabilisés.

### NOTE

J'aime la chose.  
Vraiment. Beauté.  
Comme il y a cent canons, cosmos, chants.  
Très polie, très anguleuse,  
tu, toi, tibi, à toi, pour toi,  
indemne, elle endommageait,  
dans l'ampoule ; elle inexistant ; insistait ;  
stabilisante, elle n'était pas faite pour les léchis,  
[les succions,  
les jouissances, les lamentations,  
non pour le four, pour le phallus, pour le fait,  
[pour le livre.  
Mais véritablement : Beauté, napalm,  
où sont brisés l'ampoule, le kyste,  
brisé le temps, brisée l'éternité.

Note : et – tout en étant néanmoins brisé –  
en elle veulent se donner des papiers, une identité,  
l'aujourd'hui, glissant et l'ensommeillé  
(scalp d'autre chose, Beauté,  
oxytonie rampante-calcinante)

Mieux chercher le plan de clivage  
pour travailler en diamant

Extrait de : Andrea Zanzotto, *La Beauté*, Maurice Nadeau, Paris, 2000.

Note de l'auteur, en fin du livre :

"athanor" : le four des transformations alchimiques. "la dot du Frioul" : selon un vieux dicton vénète et frioulan, c'est "panza (panse), tête (tétions), cul (cul)". "la chose" : plus qu'ailleurs, ici dans son acception érotique. Pour un point trop modeste hommage à Baudelaire et à d'infinis autres, est ici repêché, particulièrement dans ces vers, un thème si peu fonctionnel, rien que parce qu'en italien on peut le mettre en rapport avec le "signe" qui constitue le titre du livre. Rares, les références au "beau", également, senti comme "début du terrible" (Rilke).

## Les plans déchiquetés d'Andrea Zanzotto

Publiée en Italie en 1968, *La Beauté* est un recueil majeur dans l'œuvre du poète Andrea Zanzotto. Nourrie de psychanalyse et de linguistique, elle est traversée de si nombreux matériaux que le collage et la citation y composent une esthétique. Non du divers, mais du multiple ; non de l'abondance, mais des brisures et ouvertures avec lesquelles la pensée tente de se composer un monde.

PAR RENAUD EGO

Le poète italien Andrea Zanzotto est né en 1921 à Pieve di Soligo, en Vénétie. Professeur de lettres et de latin dans cette ville, il a peu quitté ses territoires natal ; à l'écart, il s'est voué à la construction d'une œuvre difficile, exigeante. Elle lui a valu l'admiration et l'amitié de Giuseppe Ungaretti, de Pier Paolo Pasolini, Eugenio Montale ou encore Fellini, avec qui il écrit les dialogues de *Casanova*. Elle lui vaut aujourd'hui une reconnaissance qui dépasse de loin la péninsule italienne. Dans cette trajectoire, *La Beauté* occupe une place centrale : par le moment de sa parution – 1968 –, et plus encore par l'exploration des contradictions et tensions d'une œuvre déjà habitée par *l'Impossibilité de la parole*, comme l'énonçait dès 1957 un précédent poème.

Etrange vocation : être poète – ou plus ou moins se reconnaître tel – et être si désabusé par la faiblesse de la poésie ! S'atteler alors à une sorte de concassement général du langage, à des exercices de torsions, de pliages, à des déchirures, à des mélanges de genres et de tons, le tout avec une ironie teintée de cruauté qui n'exclut pas, parfois, l'évocation d'un très profond malaise. Tel est le chemin que *La Beauté* suit, un chemin à rebours des fausses évidences du monde visible et de l'illusion qu'il suffirait de le nommer pour le dire. *Derrière le paysage*, son premier recueil publié en 1950, disait la disparition d'une civilisation du lieu, avec son village, son église et son dieu ; derrière le miroir rassurant du paysage, il y avait déjà toute la matière affolée de l'esprit et de l'Histoire. Dix-huit ans plus tard, le poète voit le "napalm derrière le paysage", énonce clairement "la peur, mon meilleur élément", et mesure la vacuité de la poésie à l'aune de "l'oxymoron terrible" – l'équilibre de la terreur, et sa menace d'une pulvérisation de la planète.

A la façon d'un miroir brisé ou d'une mise en abyme qui n'a jamais si bien porté son nom, la langue accueille ce risque atomique en s'atomisant à son

*J'affirme simplement qu'un esprit, quel qu'il soit, ne peut qu'égarer ses voisins. Et je ne demande pas pour le mien de meilleur sort que celui que j'assigne à tout autre.*  
André Breton



Andrea Zanzotto, *La Beauté*, édition bilingue, texte français de Philippe Di Meo, préface d'Eugenio Montale. Maurice Nadeau, Paris, 2000.

D'Andrea Zanzotto, Philippe Di Meo a déjà traduit *Le Galaté au bois* (Arcane 17, 1986) et réuni une anthologie de poèmes (1951-1986) sous le titre *Du paysage à l'idiome* (Maurice Nadeau, 1994). Par ailleurs, Abed Azrié a créé une suite pour voix de femme, voix d'hommes et ensemble instrumental, sur un texte d'Andrea Zanzotto, *Venessia*, un disque édité par L'Empreinte digitale.

tour. Zanzotto y chemine à coups de pelles et de pioches, ou si l'on veut, à coups de néologismes, de syntaxe ambiguë qui piège le sens, de bégaiements qui disent l'aléa de la pensée. En une sorte de retour amont, il conduit le lecteur et le verbe jusqu'à cet état primitif où la langue redevient un puzzle. Sa poésie est un plan déchiqueté, où l'on ne se repère pas aisément.

Pour s'y aventurer, il faut avoir le goût de se perdre, celui, supérieur et nécessaire à toute recherche véritable. Mais même averti et sensible aux vertus de l'égarément, il arrive souvent qu'on soit "mis dans un état d'étrangement de ses habitudes sans précédent", comme le disait Pasolini. Il faut donc habituer sa pensée et ses yeux à l'inconfort de ce phrasé, tout en heurts et brusques bifurcations, qui mêle énoncés abstraits et observations concrètes. A peine un vers donne-t-il corps à une parcelle de monde qu'elle est interrompue ou métamorphosée en une autre, par le jeu d'une quelconque association d'idées. Le lecteur, lui, ne sait jamais très bien sur quel pied danser. L'ironique Zanzotto lui propose une *Danse orale, danse/de la musculation de toute la bouche/comme celle qui entonne, donne son tempo à la phonétique poétique*, réduisant la poésie à une gymnastique proche de la mastication, et évoquant *En grande liesse, le peu de liesse/des poèmes-pommes, poèmelets*.

Pour autant, son projet est moins destructeur qu'il n'y paraît. Déchiqueté, son plan est celui d'une bataille où s'esquisse parfois une stratégie, et donc un avenir. Dans les débris du langage, Zanzotto observe le monde, fût-il réduit à la forme élémentaire ou ultime d'une décharge domestique, d'une secousse atomique, linguistique ou sexuelle. Les débris forment un marc où il n'est pas interdit de chercher soi-même la formule ; ils ont une géométrie de cauris, qui permet même à Zanzotto de s'essayer à quelques prophéties, et tout au moins à poser un ordre où serrer sa propre pensée. Ainsi *La Beauté* s'ouvre presque par la figure de l'éblouissement total, symbole de pureté originelle ou finale, signe aussi du vide de la page : c'est *La Perfection de la neige*, à laquelle répond une autre image d'absence verticale, celle du bleu du ciel intensément observé quoique inobservable, ou encore celle du "silence-espace, le silence déconnaissant". En tours et détours multiples, le livre s'achemine vers cette autre figure du pur, celle, ambiguë, de l'enfance, et de son babil désarticulé, prélangue aux savoureuses onomatopées qu'on appelle, en vénitien, le *petèl*. *L'Élégie en petèl* bruisse d'ailleurs de merveilleux échos :

*Allez tendrement en élégie comme en élégie va l'automne  
se recueillir pour bien accueillir en or les clairières,  
calculer le cumul, le sédiment des captures,*

même si je prêche et prédis mon jeûne depuis si longtemps.  
 Et je suis là, du côté du connexe même si je ne jouis  
 d'aucun système ou garantie :  
 le non désenglué, les presque, derrière :  
 je suis jeté contre un fourmillement  
 de dieux, un foisonnement de sacralités.  
 Là, des origines – Jamais il n'y a eu d'origine.  
 Mais alors, pourquoi en finesse et lueurs albales tu situes  
 la non écrivable mais inévitable élégie en petèl ?  
 "Maman et mamie te dohonnent attoi éa bumbi éa pepi éamoimmoy.  
 Miiignon, toi, 'ignion, avemammie, mâââmie. Belfifillette. Eluite,  
 [épopui, guiliguille."]

[...]

Ainsi se développe un livre (et au-delà, une œuvre) qui oscille entre le *fuisse* ("avoir été" en latin) et le "très riche *nihil*", comme le remarque son traducteur, Philippe Di Meo. Entre ces deux points extrêmes d'un balancement perpétuel il y a la *Beauté*, la *Beltà* qui donne à ce livre son titre. Plus recherchée mais aussi plus archaïque que la *belleza*, c'est en somme la *Beauté* majuscule ET concassée dont Zanzotto montre l'illusion, envie le souvenir, traque et dispose les éclats pareils à des grains de mica dans son abondante coulée verbale. *Beauté*, la *vigne minée par le/phylloxéra qui s'obstine en un muet bouillonnement d'élocutions ?* *Beauté*, la *bien*, la *beaucoup rêvée./cette douce fente/par la langue parcourue, par la langue éveillée ?* Autant de bribes mêlées, bucoliques ou érotiques, dont on ne sait si Zanzotto moque ou quête la saveur. "Hölderlin, aide-moi à écrire une ligne tremblante", demande-t-il avec des accents de sincérité. Une ligne ? Peut-être celles-ci où se prend l'indéfinissable *Beauté*, insaisissable désordre d'air au passage d'un souvenir lancé comme un bolide :

*Hémoglobine appauvrie, gaze  
 et sérum, ne parlez pas : je me souviens,  
 je me souviens de tout : c'est quelque chose qu'un jour j'ai su  
 de manière si définitive, si tendue  
 que dans son seul reflet  
 je puis nous me moquer de toute autre définition.  
 Spasmes et fantasmes, croire et ne pas croire ;  
 dieux, mondes et âmes : cibles manquées. Mais il exista  
 ce matin total, et j'en ruisselle  
 de plasma d'ambrosie, j'en continue.*